



Nikolai Fiodorov

# correspondance

(1873-1903)

Тасфернак



CORRESPONDANCE  
(1873-1903)

Titre original:  
*Pis'ma*

Du même auteur aux éditions des Syrtes:  
*Philosophie de l'œuvre commune*

*Ouvrage traduit et publié avec le soutien du  
Centre national du livre, Paris.*

© Éditions des Syrtes, Genève, Suisse, 2021.

Éditions des Syrtes  
14, quai Bezanson-Hugues  
1204 Genève – Suisse  
[www.editions-syrtes.com](http://www.editions-syrtes.com)

Nikolai Fiodorov

CORRESPONDANCE  
(1873-1903)

*Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard*

ÉDITIONS —  
— DES S YRTES



*L'éditeur souhaite dédier cet ouvrage à Vladimir Dimitrijević,  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme, qui a su reconnaître  
l'importance de la pensée de Nikolai Fiodorov et qui a été un  
pionnier dans la publication de son œuvre.*



## Le « Chimiste au grand front »

« Vaincre la mort », telles sont, presque tout au long de sa vie, l'idée, l'obsession de Nikolai Fiodorov.

Rien, pourtant, ne semblait le prédisposer à pareille ambition. Né en 1828 dans la région de Tambov, il est le fils illégitime d'un prince Gagarine et d'une paysanne serve. Il porte le nom de l'époux de sa mère. Ses études secondaires se déroulent à Tambov, puis à Odessa qu'il quitte précipitamment en raison d'un différend avec un enseignant. Malgré ces études avortées, Fiodorov frappe par son savoir encyclopédique. Il connaît, notamment, les principales langues occidentales et, assez bien, un certain nombre de langues orientales.

Après son départ d'Odessa, Fiodorov erre un long moment : entre 1854 et 1868, il vit dans sept villes différentes de Russie. Il enseigne l'histoire et la géographie dans le primaire, mais change souvent d'école, parce qu'il se montre trop critique à l'égard des méthodes d'enseignement officielles.

Au milieu des années 1860, Nikolai Fiodorov fait la connaissance de Nikolai Peterson, qui a achevé ses études à l'université de Moscou et qui enseigne alors dans une des écoles créées par Léon Tolstoï dans son fief de Iasnaïa Poliana, près de Toula. Peterson deviendra l'un des deux grands disciples du penseur.

En 1867, Nikolai Fiodorov quitte l'enseignement et gagne Moscou. Jusqu'en 1874, il travaille à la bibliothèque Tchertkov, puis obtient un poste de bibliothécaire au Musée Roumiantsev où il demeurera pendant vingt-cinq ans. Il meurt en 1903, des suites d'une pneumonie.

### *L'œuvre commune à toute l'humanité*

Selon le témoignage de Nikolai Peterson, la « grande idée » de Nikolai Fiodorov naît dès les années 1850, et plus précisément en 1851, sa dernière année à Odessa. Le philosophe y travaille toute sa vie, mais lui-même publie peu. Il faut attendre 1906 pour que le premier tome de la *Philosophie de l'œuvre commune* paraisse à Verny (aujourd'hui Almaty), grâce aux efforts inlassables de Nikolai Peterson et de l'autre grand disciple de Fiodorov, Vladimir Kojevnikov,

qui font véritablement l'*editing* de ses notes, manuscrits, articles, voire des bouts de papier qu'il a laissés un peu partout. Un autre tome paraît en 1913, à Moscou. La guerre et les révolutions de 1917 interrompent pour longtemps l'édition de ses écrits – une lacune aujourd'hui comblée en Russie. Et c'est en 2021 seulement qu'est publiée la version française de l'œuvre<sup>1</sup>.

*L'œuvre commune* part du constat de la non-fraternité entre les hommes, de l'oubli des morts par les vivants, des « pères » par les « fils », de l'indifférence régnant entre les vivants, et plus encore vis-à-vis des morts. Dans la civilisation contemporaine, estime Fiodorov, le commandement chrétien de l'amour du prochain s'est vidé de son sens. Pour lui, l'acceptation de la mort comme d'une fatalité est le comble de l'immoralité, dans la mesure où tant qu'existera la mort, le mal existera aussi, condamnant les hommes à l'impossibilité d'une vie pleinement morale. Le *supramoralisme* que propose le philosophe n'a rien à voir avec le « par-delà le bien et le mal » nietzschéen. Il est la prise de conscience, par l'ensemble de l'humanité, que celle-ci a le devoir d'anéantir la mort.

Philosophe chrétien, Fiodorov prend l'Évangile au pied de la lettre. Pâques, la Résurrection – expression parfaite de la victoire sur la mort –, il ne les conçoit que concrètement (une « résurrection *effective* »), activement, reprochant au passage aux penseurs d'avoir, de tous temps, beaucoup trop sacrifié à la théorie, à l'abstrait, omettant le « projet », la pensée « projective », unique façon, estime-t-il, de résoudre l'opposition théorique entre sujet et objet.

La « grande idée » de Nikolai Fiodorov consiste à consacrer toute forme d'activité humaine à la ressuscitation des pères. Tel est, pour le philosophe, le but que doit se fixer l'humanité en son entier, seul moyen pour elle de retrouver le sens perdu de la vie, seul moyen aussi d'atteindre à la plénitude de l'existence qui marquera l'avènement du Royaume de Dieu.

### *L'œuvre en gestation*

Les 281 lettres de la *Correspondance* de Nikolai Fiodorov couvrent une longue période : la première date d'août 1873 ; la dernière d'octobre 1903, deux mois avant la mort du penseur. Elles sont adressées majoritairement à ses deux disciples, mais il est d'autres correspondants, tels que le philosophe Vladimir Soloviov, son homonyme le peintre Lev Soloviov, des éditeurs, des collègues et jusqu'aux plus grands penseurs de son temps...

---

1. Nikolai Fiodorov, *Philosophie de l'oeuvre commune*, publié sous la direction de Françoise Lesourd, traduit du russe par Gérard Conio, Régis Gayraud, Luba Jurgenson, Françoise Lesourd, Éditions des Syrtes, Genève, 2021.

L'intérêt des correspondances réside dans leur variété. Elles évoquent, entre autres – et cela vaut pour Fiodorov –, des aspects du quotidien, problèmes de logement, de travail, de santé, des voyages, des lectures qui nourrissent la réflexion de leur auteur...

À cela s'ajoute généralement une liberté de ton, à condition que les auteurs des lettres n'aient pas *a priori* l'intention de les publier, ce qui est le cas de l'inventeur de l'« œuvre commune ». Le ton de celui-ci se fait souvent polémique, ironique, parfois violent, notamment pour critiquer le « non-faire » de Léon Tolstoï, ou les théories de Nietzsche, terriblement en vogue à l'époque. Il discute notamment, pied à pied, Kant, Hegel, Renan, Schopenhauer, la vision de Dante de l'enfer et du paradis. Non que Fiodorov soit un forcené du débat ou de la contradiction ; simplement, passionné, littéralement « possédé » par son idée, il ne comprend pas que d'autres ne comprennent pas (il en vient même, à certains moments, à se brouiller avec ses deux valeureux disciples). Pour lui, le doute n'est pas permis : il faut ressusciter toutes les générations passées.

Mais le mérite essentiel de la *Correspondance* de Nikolai Fiodorov est sans conteste que le lecteur y voit se construire, au fil du temps, avec des hésitations, des tergiversations, des répliques à d'éventuelles attaques, des explications détaillées, ce que l'on trouvera ensuite, d'un bloc, dans la *Philosophie de l'œuvre commune*.

Les phrases sont longues dans la *Correspondance*, la pensée de l'auteur se déroulant librement, au fil de la plume. Cependant, elles le sont plutôt moins que dans la *Philosophie*, où, s'accompagnant de répétitions martelées, elles donnent à l'œuvre un ton incantatoire. La *Philosophie* est un *enseignement*, Fiodorov prêche sa « bonne parole » et veut convaincre.

Dans la *Correspondance*, s'il cherche à persuader les destinataires de ses messages, il vise aussi à vérifier pour lui-même – le destinataire servant alors, en quelque sorte, de caisse de résonance – la validité des idées qu'il expose. On sent, dans le rythme des phrases, dans les soulignés (rendus par des italiques) dont il use et abuse, allant parfois jusqu'à les renforcer par des guillemets, la pensée qui progresse. Il a été choisi, dans la traduction, de conserver ces italiques et guillemets, partie intégrante du style des lettres, renforçant l'importance d'un mot, d'un concept, ou le respect que Nikolai Fiodorov voue, par exemple, au *musée*, par opposition à son dédain pour « l'exposition » (un dédain rare à son époque d'engouement mondial pour les expositions universelles). Chez le penseur, le musée, associé au cimetière, est sacralisé (il parle de « sanctuaires-musées »), tandis que l'exposition n'est que le vain étalage des productions de l'industrie, que Fiodorov condamne comme autant de *joujoux* détournant les « fils » de l'œuvre de ressuscitation des « pères ».

*Maîtriser la « force aveugle »*

Les premières lettres sont écrites dans une Russie en plein bouleversement : une dizaine d'années plus tôt (1861), le servage a été aboli, avec, entre autres conséquences, une prolétarianisation de nombreux paysans n'ayant pour solution que de partir vers les villes, les usines et les manufactures. L'industrialisation du pays, son urbanisation ne laissent pas d'inquiéter Nikolaï Fiodorov qui y voit l'instauration d'un mode de vie artificiel, à l'inverse de celui du village, où l'on travaille la terre, où l'homme est confronté à la nature, où se côtoient naturellement la vie et la mort.

Nikolaï Fiodorov voue la ville aux gémonies : il la qualifie de « ville prodigue », refuge des « fils prodigues » qui ont oublié leurs pères. La ville, pour lui, est passée maître dans l'art de cacher la mort, aussi prône-t-il un retour à la vie rurale, plus proche de la terre où sont enfouies les cendres des ancêtres qui appellent à la ressuscitation.

Il serait néanmoins erroné de voir en Nikolaï Fiodorov un passiste, opposé à tout progrès scientifique et technique. Au contraire, le philosophe croit aux potentialités de la science, à condition que celle-ci ne demeure pas « théorique », une « science de cabinet ». Il ne doute pas un instant que la Raison soit à même de vaincre la mort, mais il faut pour cela que tous les hommes (et pas seulement les savants) s'unissent et que, multipliant expérimentations et recherches, ils tendent vers la réalisation du « grand but ».

Nikolaï Fiodorov reproche toutefois à la science qui lui est contemporaine son attitude de soumission à l'égard des faits et de l'ordre des choses, que cet ordre soit naturel ou social ; il fait, au demeurant, le même reproche à la philosophie, aux différentes religions, à la politique, aux idéologies en pointe. C'est ainsi qu'il dénonce vigoureusement le socialisme qui, écrit-il (Lettre 53), « veut faire le bien de tous, autrement dit unir les vivants au nom du confort, en oubliant les morts ».

Le premier point de ce que Nikolaï Fiodorov appelle les douze « Questions pascals », autrement dit les questions à résoudre pour ressusciter les générations disparues, place l'humanité devant un choix : que faut-il privilégier ? Le problème de la richesse et de la pauvreté, ou celui de la vie et de la mort ? Pour le philosophe, la réponse est évidente : la richesse et les biens matériels ne sont que des « divertissements » éphémères, puisque les hommes sont mortels et qu'ils ne « les emporteront pas avec eux dans la tombe ».

Nikolaï Fiodorov n'en prône pas pour autant l'ascétisme. Malgré la modestie de son existence, lui-même n'a rien d'un anachorète (il entre dans une colère

noire contre ceux qui le tiennent pour un ermite). Il ne se coupe pas du réel, il est, au contraire, très au fait de ce qui se passe dans la société russe et dans le monde, il ne fuit pas les contacts, participe à de nombreuses réunions publiques.

Nombre de points de son enseignement sont dus à des événements survenus en Russie ou ailleurs : épidémies (notamment de choléra) ; famines dues à la sécheresse ou, à l'inverse, à des précipitations d'une rare ampleur, qui anéantissent les récoltes ; guerres (guerre des Boers, en Afrique du Sud) ; révoltes (celle des Boxers, en Chine)...

La troisième « Question pascal » concerne la maîtrise et la régulation de la « force aveugle de la nature », qui crée et tue en même temps, qui ne peut créer sans détruire. Le penseur fait le constat d'une exploitation effrénée de la planète, qui entraîne la menace d'un épuisement des terres et des ressources naturelles. À cette exploitation irraisonnable de la nature, il oppose une maîtrise rationnelle de celle-ci, une utilisation de ses richesses ne visant pas la jouissance des hommes, car les plaisirs ne leur permettront pas d'échapper à la mort. Pire, des guerres sont déclenchées pour la possession des ressources naturelles, donc, là encore, cause de nombreuses morts.

Nikolaï Fiodorov suit ainsi avec passion les premières expériences, effectuées aux États-Unis, de déclenchement de pluies artificielles ou, au contraire, les tentatives de détourner la grêle ou les pluies torrentielles. Il salue les Conférences de La Haye pour la paix, initiées par Alexandre III, puis par Nicolas II. Toutefois, il milite moins pour un désarmement que pour la transformation des armées du monde entier, de forces de destruction et d'extermination, en forces de maîtrise de la nature et de paix.

Le projet de Nikolaï Fiodorov vise, par la Raison, à sauver non seulement la planète, mais aussi « l'univers infini ». Après la régulation de la « force aveugle de la nature », il importera de réguler les mouvements, « aveugles » eux aussi, des planètes et de tout le système solaire. Les hommes doivent en outre réussir à maîtriser toutes les molécules et les atomes du monde, afin de rassembler ce qui est dispersé, notamment les corps des ancêtres disparus.

### *Une renommée stupéfiante*

Bien que, nous l'avons dit, la *Philosophie de l'œuvre commune* ne soit pas publiée du vivant de l'auteur, les idées de Fiodorov se répandent en Russie et déchaînent les passions parmi les contemporains du penseur. Il y a, certes, les détracteurs, qui prennent le philosophe pour un « doux dingue » et sa philosophie pour un joyeux délire. Mais, à l'opposé, il y a les enthousiastes et l'on trouve parmi eux de grands noms. En voici quelques exemples.

Grâce à Nikolai Peterson, Fiodor Dostoïevski prend connaissance des théories de Fiodorov. En 1878, l'écrivain répond à Peterson :

« En premier lieu, une question : qui est ce penseur dont vous m'avez transmis les idées ? Si vous le pouvez, communiquez-moi son vrai nom. Il a par trop éveillé mon intérêt. [...] Je vous dirai ensuite que je suis, de fait, parfaitement d'accord avec ces idées. Je les ai d'ores et déjà faites miennes. [...] Dans l'exposé des idées du penseur, l'essentiel est sans conteste le devoir de résurrection des générations antérieures... [...] Cependant [...], comment concevez-vous cette résurrection des ancêtres, la comprenez-vous de façon figurée, allégorique, comme Renan, par exemple?... [...] Ou bien : votre penseur se représente directement et littéralement, ainsi que le laisse entendre la religion, que la résurrection sera réelle, individuelle, que l'abîme nous séparant des âmes de nos ancêtres sera comblé, qu'il sera vaincu par la victoire sur la mort, et qu'eux ressusciteront, pas seulement dans notre conscience, pas allégoriquement, mais réellement, personnellement, concrètement dans leur corps<sup>1</sup>?... »

Nikolai Fiodorov s'apprêtait à exposer en détail son enseignement à Dostoïevski dans une sorte de traité. Il n'y parvint pas, en raison de la mort de l'écrivain.

Il n'en demeure pas moins que l'on trouve, dans le Livre V des *Frères Karamazov*, un écho de la pensée de Fiodorov, dans un dialogue où Ivan et Aliocha évoquent l'amour de la vie :

« Tu as déjà fait le moitié, Ivan, puisque tu aimes vivre. Pense maintenant à l'autre moitié et tu es sauvé.

– En quoi consiste l'autre moitié ?

– Elle consiste à ressusciter les morts qui, d'ailleurs, ne sont peut-être jamais morts<sup>2</sup>... »

Le philosophe Vladimir Soloviov, dont Fiodorov se coupera par la suite, fait d'abord partie des enthousiastes. Dans sa lettre à Nikolai Peterson, Dostoïevski rapporte qu'il a parlé avec Soloviov, « un de nos jeunes philosophes », des idées de Fiodorov : « Cela nous a valu deux très belles heures<sup>3</sup>. » Et d'ajouter : « Je vous préviens que nous autres, ici, je veux dire Soloviov et moi, croyons en tous cas à une résurrection réelle, littérale, personnelle et au fait qu'elle se fera sur la terre<sup>4</sup>. »

1. Fiodor Dostoïevski, *Correspondance*, édition intégrale présentée et annotée par Jacques Cateau, traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard, Bartillat, tome 3, Paris, 2003, pp. 523-526.

2. Cité par Jacques Cateau, dans Fiodor Dostoïevski, *Correspondance*, *op. cit.*, tome 3, p. 526, note 9.

3. *Idem*, p. 524.

4. *Idem*, p. 526.

Léon Tolstoï, en dépit de l'attitude de Fiodorov à son égard, confie au poète Afanassi Fet, à propos du philosophe : « Je suis fier de vivre à la même époque qu'un tel homme. »

Bien après la mort de Fiodorov, ses idées continuent de rayonner, y compris durant la période soviétique où il n'est certes pas en odeur de sainteté. Toute l'œuvre de l'écrivain Andreï Platonov (1899-1951) en est imprégnée. Et n'oublions pas que Konstantin Tsiolkovski (1857-1935), père et théoricien de la cosmonautique, a été profondément influencé par le cosmisme de Nikolai Fiodorov.

Vladimir Maïakovski lui-même, dans son poème « De ceci » (1923), lance cet appel, clair bien que déguisé, à Fiodorov, dans « l'atelier des ressuscitations humaines » :

« Le voici,  
le discret chimiste  
au grand front,  
qui son front fronce avant de tenter une expérience.  
Le grimoire  
"Toute la terre".  
Il cherche un nom.  
Vingtième siècle.  
Qui donc ressusciter ?  
– Maïakovski... tiens...  
Cherchons une figure plus brillante,  
Ce poète n'est pas assez beau.  
Alors, je crie,  
De là,  
de cette page d'aujourd'hui :  
– Ne feuillette pas plus loin !  
C'est moi qu'il faut ressusciter ! »

*Une réflexion nécessaire*

Utopique, l'enseignement de Fiodorov ? Sans doute. Il n'en demeure pas moins que les idées, les interrogations du philosophe sont stimulantes aujourd'hui encore, et d'autant plus dans la *Correspondance* qu'elles sont plus spontanées, en quelque sorte moins intellectualisées que dans la *Philosophie*. On ne peut nier que les rapports avec la nature, les questions de météorologie, l'urbanisation excessive, la maladie, la mort, la faim, la conquête de l'univers soient d'actualité.

## CORRESPONDANCE (1873-1903)

Si le terme d'actualité peut sembler étrange, compte tenu de la distance temporelle, on parlera légitimement de coïncidences entre l'époque dont datent les lettres et la nôtre. Dans les deux cas, l'Histoire est à un tournant, une ère nouvelle s'annonce, qui laisse l'individu désemparé. La question de l'Histoire, de l'interprétation et de l'évaluation du passé, est également centrale dans les lettres de Fiodorov, non que le penseur ait le goût des antiquités, mais uniquement en lien avec celle de l'avenir.

Ainsi la *Correspondance* de Fiodorov, au moins autant que la *Philosophie*, offre-t-elle au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, d'un point de vue certes russe et chrétien – les religions, islam, protestantisme, catholicisme, orthodoxie, y occupent une place importante –, l'opportunité d'une réflexion décrispée, distanciée, nécessaire, sur son temps.

Anne Coldefy-Faucard

## Les correspondants de Nikolai Fiodorov

**Afonine, Kozma Petrovitch** (1867-1918?): une des relations de Nikolai Fiodorov à Voronej. Employé des chemins de fer, il porte une grande estime au philosophe et à son enseignement.

*Lettre 220.*

**Antoine (Khrapovitski)** (1863-1936): métropolitain de Kiev et de Galicie. Il émigrera en Serbie après le coup d'État bolchevique de 1917.

*Lettre 74.*

**Bartenev, Iouri Petrovitch** (1866-1908): historien, publiciste. Après des études à l'université de Moscou, il aide son père, Piotr Ivanovitch Bartenev, qui publie *Les Archives russes*. Il se considère comme un disciple de Nikolai Fiodorov.

*Lettre 226.*

**Borissou, Ivan Alexandrovitch**: publiciste. Il s'intéresse aux sciences naturelles, ce qui le rapproche partiellement de Nikolai Fiodorov, dont il fait la connaissance grâce à Iouri Petrovitch Bartenev (voir ci-dessus).

*Lettre 80.*

**Djanchiev, Grigori Avetovitch** (1851-1900): juriste, publiciste. Il fait, en 1891, le voyage de Constantinople et, dès lors, s'occupe activement de la « question arménienne » dans l'Empire ottoman.

*Lettre 160.*

**Engelhardt, Nikolai Alexandrovitch** (1867-1942): publiciste, critique littéraire, historien de la littérature. Il partage l'opposition de Léon Tolstoï à « l'art pour l'art » et à l'esthétique de la décadence.

*Lettre 194.*

**Kireïev, Alexandre Alexeïevitch** (1833-1910) : représentant du slavophilisme tardif. Dans la seconde moitié des années 1880, il entame une longue polémique avec Vladimir Soloviov sur les moyens de réconcilier l'Église universelle. À la différence de Vladimir Soloviov qui appelle à reconnaître la primauté de Rome dans le monde chrétien, Alexandre Kireïev appelle la chrétienté occidentale à rejoindre les chrétiens d'Orient, considérant la première comme une perversion de la foi.

*Lettre 104.*

**Kojevnikov, Vladimir Alexandrovitch** (1852-1917) : philosophe, publiciste, d'une culture encyclopédique. Il fait la connaissance de Nikolai Fiodorov en 1875 et devient, avec Nikolai Peterson (voir ci-dessous), son plus grand disciple. C'est grâce à lui et à Peterson que l'enseignement de Fiodorov sera publié après la mort du philosophe.

*Lettres 78 ; 81 ; 86-92 ; 95-96 ; 100 ; 110 ; 113-114 ; 116-117 ; 121-123 ; 128 ; 131-133 ; 135 ; 140-143 ; 145-150 ; 152-154 ; 156-157 ; 159 ; 161-162 ; 164-178 ; 180-181 ; 183 ; 185-186 ; 189-193 ; 195-219 ; 221-224 ; 227-235 ; 239-251 ; 255 ; 258-264 ; 266 ; 269-270-273 ; 275-279.*

**Linnitchenko, Ivan Andreïevitch** (1854-1926) : historien, auteur d'ouvrages consacrés à l'histoire russe, l'archéologie, ainsi que la littérature russe. Il laisse de brefs *Souvenirs* sur Nikolai Fiodorov.

*Lettre 107.*

**MacGahan, Varvara Nikolaïevna** (1850-1904) : journaliste, femme de lettres, traductrice. À compter de 1880, elle s'installe définitivement aux États-Unis d'où elle collabore avec une série de périodiques russes.

*Lettre 106.*

**Mironossitski, Piotr S.** : prêtre du village de Rousski Katchim, dans le *gouvernement* (équivalant à une province) de Penza, qui contribue largement à la construction des écoles paroissiales de son village et de Mordovski Katchim.

*Lettre 94.*

**Mironossitski, Porfiri Petrovitch** (1867-après 1918) : fils aîné du précédent. Après des études de théologie à l'Académie théologique de Kazan, il devient instituteur à l'école paroissiale de Mordovski Katchim.

*Lettre 99.*

**Peterson, Ioulia Vladimirovna** (1858-1930): seconde épouse de Nikolai Peterson, à partir d'avril 1877.

*Lettre 55.*

**Peterson, Nikolai Pavlovitch** (1844-1919): instituteur, de 1862 à 1863, à Iasnaïa Poliana, le fief de Léon Tolstoï avec lequel il est en relations (de même qu'avec Fiodor Dostoïevski). Il enseigne ensuite, pendant quelques années, l'arithmétique et la géométrie dans le district de Bogorodsk, où il fait la connaissance de Nikolai Fiodorov. Peterson est alors très séduit par les idées révolutionnaires, mais sa rencontre avec le philosophe le transforme radicalement. Figure publique au niveau régional (à Kerensk, Voronej, Achkhabad...), publiciste, Peterson est, avec Vladimir Kojevnikov, le disciple le plus fidèle de Fiodorov. Malgré une brouille avec le « Maître », à la fin de la vie de ce dernier, il travaillera d'arrache-pied à l'édition de la *Philosophie de l'œuvre commune*.

*Lettres 1-35 ; 37-54 ; 56-62 ; 64-69 ; 71-73 ; 75-76 ; 79 ; 83-84 ; 93 ; 97 ; 101-103 ; 108-109 ; 111-112 ; 115 ; 118-120 ; 125-127 ; 130 ; 134 ; 136-138 ; 155 ; 158 ; 179 ; 236 ; 252-254 ; 256-257 ; 265 ; 267-268 ; 271 ; 274 ; 281.*

**Piaskovski, Nikolai Iakovlevitch** (1855- après 1907): docteur en médecine. Il fait œuvre de vulgarisation à travers des conférences publiques et l'édition d'une série de brochures dans lesquelles il tente de reconsidérer certains aspects de la pratique médicale du point de vue des principes du christianisme.

*Lettre 237.*

**Severov, Mikhaïl Mikhaïlovitch** (dates inconnues): neveu de la belle-mère de Vladimir Kojevnikov, chez lequel il vit dans les années 1890. Ne reconnaît absolument pas l'enseignement de Fiodorov.

*Lettre 225.*

**Severov, Sergueï Mikhaïlovitch**: frère du précédent. Militaire, il s'installe à Saint-Petersbourg en 1900. Il fait la connaissance de Fiodorov chez les Kojevnikov et, dès lors, se considère comme un disciple du philosophe. En 1908, il écrira à Nikolai Peterson qu'il considère « l'interprétation de l'enseignement du Christ proposée par Fiodorov comme authentiquement orthodoxe ».

*Lettre 238.*

**Simonov, Vladimir Iakovlevitch** (1857-après 1918) : ingénieur militaire. Il s'occupe plus particulièrement des questions d'organisation et de construction des voies ferrées.

*Lettres 184, 188.*

**Sloutski, Sergueï Sergueïevitch** (1861-1903) : historien, philologue, publiciste.

*Lettre 70.*

**Soloviov, Lev Grigorievitch** (1837-1919) : né dans une famille de paysans. Peintre et poète. Il apprend la peinture d'icônes à Voronej. Il entretient des relations d'amitié avec Nikolai Fiodorov.

*Lettres 151, 187.*

**Soloviov, Vladimir Sergueïevitch** (1853-1900) : philosophe et poète, ami et admirateur de Fiodor Dostoïevski ; il s'oppose, en revanche, à Léon Tolstoï et à ses principes de non-résistance au mal par la violence. Après une jeunesse radicale et antireligieuse, il se rapproche du christianisme, mais dans sa version plus catholique qu'orthodoxe.

*Lettres 63, 124, 129.*

**Sreznevski, Vsevolod Izmailovitch** (1869-1936) : philologue, historien de la littérature. Il rencontre Fiodorov à la bibliothèque des Musées public de Moscou et Roumiantsev.

*Lettres 85, 139.*

**Storojenko, Nikolai Ilitch** (1836-1906) : spécialiste de littérature, il détient la chaire d'histoire de la littérature mondiale à l'université de Moscou. De 1892 à 1902, il est bibliothécaire au Musée Roumiantsev.

*Lettre 182.*

**Tchernogoubov, Nikolai Nikolaïevitch** (1873-1941) : spécialiste de littérature, notamment de l'œuvre du poète Afanassi Fet. Sera plus tard un collaborateur de la galerie Tretiakov. Il fait la connaissance de Fiodorov *via* la bibliothèque des Musées public de Moscou et Roumiantsev. Il compte parmi les admirateurs du philosophe qui le considèrent comme un grand penseur, un « Socrate moscovite ».

*Lettre 280.*

**Vachkevitch, Grigori Stanislavovitch** (1837-1923): il est à la tête de la Chambre du Trésor de la région de Voronej. Figure publique locale très active, il préside également le comité de la bibliothèque publique de Voronej, ainsi que de nombreuses commissions, notamment pour des œuvres de bienfaisance.

*Lettre 163.*

**Venevitinov, Mikhaïl Alexeïevitch** (1844-1901): archéologue, historien, poète, archéographe. En 1896, il est nommé directeur des Musées public de Moscou et Roumiantsev.

*Lettre 144.*

**Verechtchaguine, Vassili Vassilievitch** (1842-1904): peintre célèbre pour ses tableaux de batailles. Son tableau le plus connu est *L'Apothéose de la guerre*, auquel Nikolaï Fiodorov fait indirectement référence dans sa *Correspondance*, en évoquant un amas de crânes dans une zone désertique. Verechtchaguine peint aussi des paysages, des monuments, des scènes populaires inspirées des nombreux pays qu'il a visités.

*Lettre 77.*

**Viktorov, Alexeï Egorovitch** (1827-1883): archéographe, archiviste, bibliographe, membre correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

*Lettre 36.*

**Vladislavlev, Vladimir Mikhaïlovitch** (1868-après 1927): économiste et publiciste. Après des études à l'université de Moscou, il travaille dans le domaine financier, dans plusieurs villes de Russie. Il fait la connaissance de Nikolaï Fiodorov par le biais de la bibliothèque des Musées public de Moscou et Roumiantsev.

*Lettre 105.*

**Vvedenski Alexeï Ivanovitch** (1861-1913): théologien et historien de la philosophie, il est le titulaire de la chaire de métaphysique et de logique à l'Académie de théologie de Moscou.

*Lettre 82.*

La *Lettre 98* est en outre adressée – sans destinataire précis – au **Comité de censure**.



CORRESPONDANCE  
(1873-1903)



1873

I

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*19 août 1873. Moscou.*

Je ne puis considérer votre amicale proposition<sup>1</sup>, excellent Nikolaï Pavlovitch, autrement qu'avec une profonde gratitude. Vous n'ignorez pas, toutefois, que je suis à l'heure actuelle dans l'incapacité de quitter Moscou. 55 feuillets ont été relus, mais il y en a 140<sup>2</sup>! Il m'est difficile de dire, fût-ce approximativement, quand j'en aurai fini. Au demeurant, si je ne m'abuse, le maître d'école du zemstvo<sup>3</sup> assumera sans déplaisir, au moins temporairement, la charge d'archiviste. À cette seule condition, me semble-t-il, votre belle proposition concernant les élèves est

---

1. Dans une lettre non conservée, adressée à Nikolaï Fiodorov, Nikolaï Peterson proposait à celui-ci le poste d'archiviste à l'Assemblée des juges de paix de Kerensk (Vadinsk depuis 1940, région de Penza). (*Les notes de la traductrice sont indiquées en chiffres. Les notes de Fiodorov lui-même ou de ses correspondants sont en italique et comportent un astérisque.*)

2. En 1872, les autorités de la ville de Moscou décident de prendre sous leur juridiction la bibliothèque Tchertkov, dans laquelle Nikolaï Fiodorov est employé comme bibliothécaire adjoint depuis 1869. Dès lors sans poste fixe, Fiodorov travaille à la commande en qualité de correcteur. Il semble qu'il fasse allusion ici à l'édition de la revue *Les Archives russes*, réalisée depuis 1863 par la bibliothèque Tchertkov et reprise en 1873 par Piotr Bartenev.

Il a été décidé, pour la commodité de la lecture, de traduire les titres des journaux et revues. Toutefois, une liste des titres originaux, avec la traduction choisie, est disponible en fin de volume.

3. Modèle d'assemblée locale, créé en 1864, après l'abolition du servage en Russie (1861). Élus au suffrage censitaire, les zemstvos s'occupaient notamment, dans les campagnes, des écoles, de la santé, de la poste... Pour le projet concernant l'école, voir Lettre suivante.

en mesure de se réaliser. Quoi qu'il en soit, je ne perds pas l'espoir de m'installer chez vous, à Kerensk. Mes respects à Faïna Ivanovna et Nikol<aï> Ivanovitch<sup>1</sup>.

N'oubliez pas de m'écrire si les jouets que vous avez achetés à Moscou occupent bien vos enfants. À vous revoir.

Votre sincèrement affectionné,

Nikolaï Fiodorov.  
M<oscou>, 19 août 1873.

*Envoyez vos lettres à l'adresse suivante: maison Morozov, appar<tement> du foncti<onnaire> Ivanov, Grande Rue des Géorgiens.*

Dès que j'aurai trouvé un logement, je vous en informerai.

2

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*10 septembre 1873. Moscou.*

La proposition que vous évoquez dans votre lettre du 29 août<sup>2</sup> se heurtera, me semble-t-il, à quantité de difficultés quasi insurmontables à l'heure actuelle, en admettant même que l'on se limite, la première fois, à initier des observations dans une seule école. J'en aborderai certaines. Les observations barométriques nécessitent que l'on détermine au préalable la hauteur du site par rapport au niv<eau> de la m<er>; les instruments doivent être fiables; des notions de physique et de géogr<aphie> physiq<ue> sont requises des maîtres. Le prix élevé des instruments risque, en outre, de susciter le déplaisir du zem<stvo> qui peut y voir un luxe inutile<sup>3\*</sup>. (Ces difficultés sont essentiellement liées au manque, dans nos villes, de spécialistes [arpenteurs, médecins, etc.] susceptibles de vouloir et de pouvoir prendre part à ce travail.)

Compte tenu de ces embarras, il conviendrait, me semble-t-il, de repousser la présentation de ce projet au zemstvo, de manière à effectuer un travail préalable, et avant tout de se doter, pour les maîtres désireux de se familiariser avec ce domaine,

---

1. Faïna Ivanovna Peterson, née Likhatcheva (?-1875), première épouse de Nikolaï Peterson. Le mariage date de 1867. Six enfants naîtront de cette union; Nikolaï Ivanovitch, non identifié, peut être le frère de M<sup>m</sup>c Peterson.

2. Lettre non conservée.

3. \*Le prix des baromètres est de 10-30 roubles.

d'un précis de météorologie (le meilleur que je connaisse [*une partie de la lettre a été déchirée*]). Souhaitant, autant que possible, vous accompagner dans cette entreprise, je m'efforcerai pour ma part de ne pas laisser échapper la moindre publication sur le sujet et de vous en informer en temps voulu. J'ai l'espoir de discuter de tout le reste avec vous de vive voix. 64 feuillets ont été relus.

Votre sincèrement affectionné,

N. Fiodorov.

Envoyez-moi, si possible, la note sur les métiers d'hiver dans le district de Kerensk, que vous avez rédigée pour *Les Nouvelles du gouvern<ement>*<sup>1</sup>. N'oubliez pas non plus de m'envoyer l'adresse de la dame qui s'occupe de sériciculture.

10 septembre 1873.

3

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*20 septembre 1873. Moscou.*

J'ai une requête à vous adresser, excellent Nikolaï Pavlovitch... Dans une de vos lettres, vous me proposiez la charge d'archiviste... Pour des circonstances qui vous sont connues, je n'ai pu, à ce moment, mettre vraiment à profit votre proposition. À l'heure actuelle – si, bien sûr, la place reste vacante et s'il n'est pas d'autres obstacles –, je l'accepterais volontiers. Mais je vous prie le plus instamment de ne pas hésiter à m'opposer un refus, dans le cas où la concrétisation de votre proposition d'alors présenterait la moindre difficulté. Réfléchissez-y à deux fois!

Concernant les conditions, il en est une seule que je trouve malcommode : je crains de vous gêner en acceptant votre offre obligatoire de loger chez vous. Ne pourrait-on dénicher un petit bout de chambre à bon marché? À Kerensk, les logements ne doivent pas être hors de prix.

---

1. La note de Nikolaï Peterson n'a pas été publiée dans *Les Nouvelles du gouvernement de Penza* et le texte s'en est perdu. « Gouvernement » désigne ici une unité administrative de la Russie impériale, équivalant à une province.

CORRESPONDANCE (1873-1903)

Au demeurant, je m'en remets à votre discernement et attends votre réponse.

Votre affectionné,

Nikolai Fiodorov.

Le trajet, j'imagine, n'excédera pas 15 roubles.

M<oscou>, 20 septembre 1873.

1874

4

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*10 janvier 1874. Moscou.*

J'achevais ma dernière série d'épreuves quand votre lettre<sup>1</sup> m'est parvenue, Nikolaï Pavlovitch, mon excellent ami. Votre offre, vous le voyez, est arrivée à point nommé. Il convient simplement de modifier quelque peu votre proposition d'une extrême délicatesse : il est indispensable de diminuer le montant de la rémunération et d'adjoindre au travail insignifiant de la bibliothèque<sup>2</sup> une autre activité, par exemple, la *correspondance*.

Je vous prie le plus instamment de prêter attention à ce point que je juge très important. Seul le travail p<our> a<insi> d<i>re> palpable peut être payé, tout le reste, comme vous le faites justement remarquer, ne peut être évalué financièrement.

Je demeurerai jusqu'au 16 janvier dans mon logement actuel et j'espère, d'ici-là, avoir votre réponse.

En attendant, j'ai commencé à collecter diverses informations se rapportant au territoire de Kerensk. On peut, à partir de ces documents, réaliser un *manuel d'his[toire] loc[ale]*, susceptible de ne pas intéresser seulement ceux qui étudient la part prise par votre bien-aimée Kerensk aux affaires de la Terre russe, à l'instar de tout autre point de Russie, et la façon dont elle les a servies. Il faut sur ce sujet, ou être très disert, ou ne rien dire du tout.

---

1. Cette lettre ne s'est pas conservée.

2. Dans sa lettre, Nikolaï Peterson proposait à Nikolaï Fiodorov un poste à la Bibliothèque publique de Kerensk, créée en 1865.

Lorsque nous nous verrons, nous en parlerons en détail et alors, je l'espère, vous formerez le souhait de participer activement à ce travail.

Votre affectionné,

Nikolaï Fiodorov.  
Moscou, 10 janvier 1874.

5

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*27 juillet 1874. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Selon Tchaïev et Soloviov<sup>1</sup>, le document délivré à Vechniakov concernant le domaine d'Assaïka Bekboulatov Karatchourine<sup>2</sup>, a une valeur historique non négligeable. Pour répondre au souhait de Tchaïev qui s'occupe tout spécialement de cette période, je vous prie le plus instamment de lui envoyer le document mentionné. Son adresse: *À l'attention de Nikolaï Alexandrovitch Tchaïev, Directeur adjoint, Palais des armures, Moscou.* Copie en ayant été faite, le manuscrit vous sera retourné sans la moindre altération. Tchaïev aimerait, pour sa part, en publier l'intégralité en annexe au livre qu'il prépare actuellement<sup>3</sup> et propose des tirés à part du document – le nombre que vous souhaiterez.

On peut trouver des informations pour l'*histoire de Kerensk* concernant l'époque d'Assaïka, dans les « Matériaux » édités par *La Causerie russe* à Moscou en 1857, pages 134, 135, 151, 163 et de nombr<euses> autres.

---

1. Nikolaï Alexandrovitch Tchaïev (1824-1914), écrivain, dramaturge; auteur, notamment, de drames historiques. Sergueï Mikhaïlovitch Soloviov (1820- 1879), historien renommé, auteur, entre autres, d'une *Histoire de la Russie*.

2. Le domaine évoqué ici, situé dans le gouvernement de Kerensk, appartenait, au xvii<sup>e</sup> siècle, au Tatar Assaïka Bekboulatov Karatchourine. Ayant trahi le tsar en participant au soulèvement du Cosaque Stepan (Stenka) Razine dans les années 1666-1671, il se voit privé de sa propriété au profit d'Alexandre Vechniakov, ce qu'indique le document mentionné dans la lettre, daté de 1693.

3. Nikolaï Tchaïev travaille alors à un ouvrage – roman ou pièce – consacré à Stenka Razine.

Mes respects à Faïna Ivanovna, aux enfants, à mes logeuses et à vous-même.  
 Votre affectionné,

Nikolaï Fiodorov.

Mon adresse : Maison Dorofeïev, ruelle Alexandrov, Marina Slobodka.

Moscou, 1874. 27 juillet.

6

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*12 août 1874. Moscou.*

Il est fort regrettable, Nikolaï Pavlovitch, mon excellent ami, que vous n'ayez pu séjourner à Moscou, je vous aurais fait part de renseignements non dénués d'intérêt sur la Kerensk du XVII<sup>e</sup> siècle. Les pages mentionnées dans ma précédente lettre avaient été recopiées et vous attendaient. Certes, vous pouvez en toute justice me répliquer que le document lui-même ne s'était pas fait attendre. Conscient de mes torts, je ne puis que vous rendre grâce de l'amicale hâte avec laquelle vous avez accédé à ma demande. Tchaïev n'a pas non plus tardé à vous exprimer par écrit sa sincère reconnaissance<sup>1</sup>. Force m'est de me repentir d'une autre faute : croyez que, cette fois, je regrette profondément d'être demeuré, comme vous dites, fidèle à moi-même, mais infidèle – cela, c'est moi qui l'ajoute – au devoir de reconnaissance. Il eût convenu, pour le moins, de remercier ceux dont la bienveillance m'a permis d'atteindre très vite Morchansk, sans halte ni délai. D'eux, je n'ai eu que prévenance et attentions de toutes sortes, et pour cela je m'empresse de leur témoigner ma tardive gratitude<sup>2</sup>. Permettez que je reporte le récit de la suite de mon voyage à notre prochaine rencontre et en vienne à présent à celui de votre périple autrement plus intéressant<sup>3</sup>. Vos informations sur Bolytchevka<sup>4</sup> sont curieuses, et l'eussent été plus encore si vous aviez fouillé ne fût-ce que ces ravins dont les habitants du district extraient des pierres, si vous

---

1. Cette lettre de Nikolaï Alexandrovitch Tchaïev à Nikolaï Pavlovitch Peterson ne s'est pas conservée. La réponse de Peterson est datée du 16 août 1874.

2. Nikolaï Fiodorov évoque ici son retour de Kerensk à Moscou en juillet 1874.

3. Nikolaï Peterson racontait dans ses lettres ses excursions dans le district de Kerensk.

4. Village dans le même district.

aviez trouvé des fossiles, des coquillages, etc., avec vos échantillons de pierres, et si vous les aviez apportés à Moscou, dans la mesure où vous auriez eu l'intention de venir jusqu'ici. Rjavets<sup>1</sup> attend de vous une description plus détaillée; il en va de même pour le Coin-a<ux>-o<urs>. Vous n'aurez sans doute pas oublié qu'il existe, dans le district de Kerensk, un autre Coin-aux-ours. Il se situe à l'endroit où l'Ouchenka<sup>2</sup> bifurque. En ce qui concerne Tchiouch-Kamenka<sup>3</sup> et son abondance de pierres, j'en ai entendu parler quand j'étais à Kerensk. Et une hypothèse est née sur l'origine de ce nom de « Kamenka<sup>4</sup> » (*où il n'y a pas de pierres*): il viendrait de Tchiouch-Kamenka, où elles sont en abondance. On songeait même, pour attester définitivement cette origine, à effectuer des recherches sur les sobriquets des paysans du premier Kamenka et à les comparer aux noms paysans du second, qui vous sont bien connus, autrement dit ceux de Tchiouch-Kamenka, ainsi baptisé en raison de sa situation en un lieu riche en pierres, et non par héritage ou d'origine, comme le premier Kamenka. Cette méthode, me semble-t-il, peut être utilisée pour lever vos doutes concernant Barantcheïevka<sup>5</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Barantcheïevka s'appelait Vadovskaïa, mais Kopovka portait aussi ce nom<sup>6</sup>, de même, vraisemblablement, que d'autres localités situées le long de la Vad. Le mode de comparaison évoqué ci-avant est à même de fournir certaines indications sur l'origine de Barantcheïevka, en admettant qu'il n'y ait pas sur place ou aux environs quelque ruisseau portant le nom de « Vad », ce qui, au demeurant, est peu probable.

Il est fort dommage que, vous trouvant à Ijmora, vous n'ayez pas rendu visite au p<ère> Maslovski<sup>7</sup>, dont vous auriez pu tirer quelques informations sur ce lieu intéressant, qui, comme vous le savez, est la propriété de la cathédrale de l'Annonciation à Moscou. Si d'aventure vous séjournez dans la loc<alité> de Kotiol, n'oubliez pas de vous renseigner sur Koudeïar et sa fille<sup>8</sup>...

---

1. Nom d'une ferme dans la partie sud-ouest du district de Kerensk, mais aussi d'un village sur la route qui mène de la ville de Nijni-Lomov à Kerensk. Il a été impossible de déterminer auquel des deux il était fait allusion.

2. Ouchenka (Ouchinka) : rivière dans le sud-ouest du district de Kerensk.

3. Bourg situé à une petite vingtaine de kilomètres de Kerensk.

4. Le nom désigne un village situé à quatre kilomètres de Kerensk, mais aussi un bourg dans le nord-est du district. Il semble que Fiodorov parle ici du village. Le nom de Kamenka est formé sur *kamen*, la pierre.

5. Barantcheïevka, Brantcheïevka (autre nom : Vadovskaïa), village situé à une douzaine de kilomètres au nord-est de Kerensk.

6. Bourg situé dans la partie est du district de Kerensk, sur les bords de la rivière Vad.

7. Le père Illarion Venediktovitch Maslovski était le prêtre du bourg de Grande-Ijmora, district de Kerensk.

8. Bourg à une vingtaine de kilomètres à l'est de Kerensk. Une légende y était bien ancrée, selon laquelle le brigand Koudeïar aurait caché à proximité des trésors que l'on cherchait... en vain.

1874

À présent, vous souhaitant tout le meilleur possible, à vous, à votre famille et à l'ensemble de Kerensk, où j'ai effectué un séjour que je n'oublierai pas.  
Je r<este> votre affectionné,

Nikolaï Fiodorov.

Je retiens désormais la date de votre fête<sup>1</sup>.

M<oscou>. 1874. 12 août.

7

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

25 septembre 1874. Moscou.

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Vous avez déjà dû recevoir *Les Archives r<usses>* de l'année en cours. Cette revue vous est adressée par P. I. Bartenev. J'attire votre attention, dans le n° 8, sur l'article « Lord Malmesbury à propos de la Russie sous le règne de Catherine II », chap. 31 (« Dépêche de Lord Harris à Lord Stormont ») et chap<itre> 27, p. 397. I<van> R<omanovitch> Ron<tsov>, dont il est question dans les chapitres mentionnés, était, selon le rédacteur des *Arch<ives> rus<ses>*, le fils de l'Anglaise Brocket<sup>2</sup>. On trouvera quelques détails sur les événements

---

1. Le 27 juillet, date à laquelle on célébrait le Bienheureux Nicolas Kotchanov de Novgorod. La précédente lettre de Fiodorov à Peterson était datée du 27 juillet 1874 et, manifestement, ce dernier avait souligné, dans sa réponse, cette coïncidence.

2. Dans sa dépêche en date du 7 juillet 1780, Lord James Harris Malmesbury (1746-1820), émissaire anglais à Saint-Petersbourg, rapportait à Lord Stormont, en charge des Affaires étrangères de l'Angleterre, un entretien qu'il avait eu avec l'impératrice de Russie sur les récents troubles survenus à Londres. Catherine II évoquait de son côté l'implication d'un de ses sujets dans la destruction de la chapelle du ministre sarde. Dans sa dépêche suivante, en date du 28 juillet 1880, Lord Malmesbury évoquait l'arrestation d'un jeune officier, arrivé à Kronstadt sous une fausse identité et qui s'était révélé être le « sujet » en question. Il s'agissait d'Ivan Romanovitch Rontsov (1755-1791), issu d'une lignée de propriétaires terriens du district de Kerensk, fils illégitime du comte Vorontsov et d'une Anglaise. Il avait passé son enfance et sa prime jeunesse en Angleterre, où il avait fait ses études à Oxford.

dans lesquels fut impliqué I<van> R<omanovitch>, dans *L'Histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle* de Schlosser<sup>1</sup>.

Les renseignements sur Kerensk, que j'ai tirés de documents se rapportant à l'époque de Razine, ont été transmis à N. A. Tchaïev, afin qu'il vous les envoie en même temps que le document Vechniakov. J'espère recevoir également une copie de l'extrait du *Nakaz* par lequel la noblesse de Kerensk mandatait (pleine d'espoir) son député Lomonossov<sup>2</sup>.

Je répondrai à votre lettre une prochaine fois. Avez-vous vu les archives de l'église d'Arkhanguelskoïé<sup>3</sup>?

Vous souhaitant, à vous et aux vôtres, tout le meilleur possible, je reste votre affectionné,

Nik. Fiodorov.  
25 septemb<re>.

---

1. Dans le tome IV de son *Histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle*, l'historien allemand Friedrich Christoph Schlosser (1776-1861) décrit en détail les troubles survenus en Angleterre et en Écosse à la suite de l'adoption par le Parlement anglais d'une loi abolissant les persécutions contre les catholiques. Les troubles les plus graves eurent lieu à Londres, où la foule, éperonnée par les adversaires les plus irréconciliables de la nouvelle loi, s'en prit pendant près d'une semaine, à partir du 2 juin 1780, aux chapelles et aux maisons des catholiques les plus en vue. C'est alors que fut détruite la chapelle du ministre sarde – destruction à laquelle prit part, selon Catherine II, Ivan Rontsov.

2. Le *Nakaz* est un traité de philosophie politique dû à la plume de Catherine II et paru en 1767. L'impératrice y donnait ses instructions à la commission chargée de rédiger un nouveau code de lois. Gavriil Lomonossov était un propriétaire terrien du district de Kerensk.

3. Il s'agit de l'église Saint-Michel-l'Archistratège au bourg d'Arkhanguelskoïé, district de Kerensk, construite en 1734. Dans une lettre à Nikolai Alexandrovitch Tchaïev, datée du 16 août 1874, Peterson annonçait qu'il s'appropriait, dans les prochains jours, à en faire la description.

## À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

17 novembre 1874. Moscou.

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Vous m'avez rendu très heureux en m'informant que, chez vous, tout continuait comme avant: Iline est le président et vous, bien sûr, le secrétaire<sup>1</sup>. Pour moi non plus, rien n'a changé: j'ai quitté Bartenev<sup>2</sup>... Je suis à présent chez Tchijov. Celui-ci – Tchijov – m'a offert de m'occuper en continu de sa bibliothèque, autrement dit d'enregistrer les nouveaux ouvrages et de créer un catalogue systématique. La rémunération est mensuelle<sup>3</sup>. Si l'on considère le fait que la bibliothèque ne reçoit pas énormément de nouveaux titres, l'établissement d'un catalogue systématique ne saurait être une occupation constante. Vous verrez que cette dernière ne peut ni ne doit être permanente. J'ai par ailleurs d'autres travaux, mais également temporaires. J'imagine que tout cela est susceptible d'être achevé pour fév<rier>-mars. Si, d'ici-là, on vous propose d'effectuer des rapports sur les tribunaux des juges de paix et si vous jugez possible de me confier ce travail, vous ferez à votre très humble serviteur le plaisir de passer au moins quelque temps à Kerensk. En ce qui concerne mon logement de Kerensk, qui reste encore à votre charge, je dois dire que cette circonstance me plonge dans un assez grand embarras. Je ne peux qu'apprécier ces dispositions amicales de votre part, mais je souhaite qu'elles ne vous reviennent pas aussi cher et caresse l'espoir que vous arrangerez cette affaire conformément à mon désir.

Votre affectionné,

N. Fiodorov.

---

1. Il s'agit vraisemblablement de Vladimir Alexandrovitch Iline, propriétaire terrien du district de Kerensk, lieutenant de la Garde. À en juger d'après le contexte de la lettre, Iline a occupé, un temps, la fonction de président de l'Assemblée des juges de paix, mais cette information n'a pu être vérifiée.

2. Il semble qu'à cette période, Nikolaï Fiodorov ait travaillé pour la revue *Les Archives russes*, fondée par Piotr Ivanovitch Bartenev, alors que ce dernier dirigeait la bibliothèque Tchertkov, première bibliothèque publique de Russie. À partir de 1869, Fiodorov y fut bibliothécaire adjoint.

3. La bibliothèque de Fiodor Vassilievitch Tchijov (1811-1877), savant, slavophile, comptait plus de quatre mille volumes et brochures.

CORRESPONDANCE (1873-1903)

Mes salutations à Faïna Ivanovna, à vos enfants et à votre maisonnée, ainsi qu'à mes logeuses.

En ce qui concerne le passé de Kerensk, je n'ai que très peu de choses à vous annoncer : j'ai effectué une petite compilation des passages du tome IV de Schlosser, pp. 227-233, qui traitent des événements dans lesquels était impliqué I. R. Rontsov.

L'éloignement de mon appartement (l'adresse vous en est connue : j'espère en changer en un temps pas trop lointain, ce dont je ne manquerai pas de vous informer) m'a empêché de fréquenter la bibliothèque publique<sup>1</sup> ; elle a, en outre, été fermée jusqu'aux derniers jours d'octobre. Je ne perds pas l'espoir de faire l'acquisition du Pakht<sup>2</sup> et d'autres petites choses de ce genre.

17 novembre 1874.

---

1. La bibliothèque des Musées publics de Moscou et Roumiantsev.

2. L'ouvrage de R. Pakht, membre de la Société impériale de géographie, intitulé *Étude géognostique effectuée dans les gouvernements de Voronej, Tambou, Penza et Simbirsk, de Voronej à Samara*.

1875

9

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*6 février 1875. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Je venais d'emménager dans un nouvel appartement et m'apprêtais à vous en communiquer l'adresse, quand j'ai reçu une lettre de vous. Je ne puis malheureusement accepter en ce moment la place que vous me proposez à Kerensk. Les circonstances qui me donnent la possibilité de vous fournir certaines informations sur l'hist<oire> de votre région, ne me le permettent pas. Je travaille présentement à la Bibliothèque publique. Toutefois, vous savez peut-être que celle-ci ferme pour l'été (du 15 juin au 15 août). J'aimerais passer ce laps de temps dans votre Kerensk. Quant à vous, employez-vous à réunir d'ici-là *le plus grand nombre possible de données* et aut<res> papiers anciens. Ce serait encore mieux si vous séjourniez à Moscou avant l'été.

Dans ce cas, n'oubliez pas d'apporter : 1) les papiers où il est fait mention des Bourtasses<sup>1</sup> baptisés récemment ; 2) la liste des voïevodes<sup>2</sup> de Kerensk, étab<lie> par mes soins au crayon dans un cahier bleu.

À Moscou également, vous aurez des documents pour l'*histoire de Kerensk*.

---

1. Peuple de la rive droite de la Moyenne-Volga, dont l'origine demeure mal connue.

2. Dignitaires chargés d'un commandement militaire.

Mon adresse : Maison Beliankine, 30 ruelle des Armures, près de la place du Triomphe (quartier de la rue de Tver). Cette maison ne vous est pas inconnue

Mes ardentes salutations à Faïna Ivanovna, aux enfants, à toute votre maisonnée et à mes logeuses.

Votre affectionné,

N. Fiodorov.

IO

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*24 avril 1875. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

J'ai passé la journée d'hier à emménager dans mon nouvel appartement, ce dont je m'empresse de vous informer. Aucune réponse à la lettre que je vous ai envoyée le mois dernier<sup>1</sup> (à quelle date exactement, je ne m'en souviens plus) ne m'est encore parvenue. Je m'apprêtais à vous adresser « quelques notes au sujet de l'école<sup>2</sup> », mais j'ai jugé préférable de repousser jusqu'à ce que nous voyions. Les livres que je mentionnais dans ma précédente lettre ne me sont toujours pas arrivés de Saint-Pétersbourg.

Votre affectionné,

Nikol. Fiodorov.

Mon adr<esse> : Maison du bourgeois Tchijov, appartement de l'accordéoniste Soloviov.

En complément de ma précédente lettre, il me faut ajouter que l'expression « ἀποκατάστασις τῶν πάντων » est empruntée aux *Act<es> des Apô<tres>* III, 21, du moins l'ai-je rencontrée, avec cette référence, chez un écrivain connu.

---

1. Cette lettre de Nikolaï Fiodorov à Nikolaï Peterson ne s'est pas conservée.

2. Nikolaï Peterson enseignait alors dans l'école paroissiale créée à son initiative près l'église de l'Intercession à Kerensk.

1875

I I

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*15 juin 1875. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Mes activités ont pris fin et je m'appête à venir chez vous. J'escompte m'échapper de Moscou le 21 juin. À Kalinovka (c'est ce nom-là, je crois?), on doit pouvoir louer des chevaux jusqu'à Kerensk et vous ferez bien de ne pas tenir votre promesse d'envoyer les vôtres à l'arrêt du chemin de fer. Je crains de les retenir si je ne parviens pas à partir au jour dit.

À vous revoir.

Votre affectionné,

Nikolaï Fiodorov.

15 juin 1875.

I 2

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*24 septembre 1875. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Votre lettre m'est parvenue et je vous suis très reconnaissant de votre fidèle souvenir. Je m'empresse de vous communiquer ma nouvelle adresse : Maison Falkovski, appartement de Fiodor Petrovitch Petrov, Malaïa Bronnaïa.

Je vous attends avec impatience à Moscou<sup>1</sup>.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.

24 septembre 1875.

---

1. Nikolaï Pavlovitch Peterson viendra à Moscou en octobre 1875.

I 3

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*25 novembre 1875. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Je vous informe à tout hasard que je séjournerai dans l'appartement que vous connaissez<sup>1</sup> uniquement jusqu'au 5 décembre et que je ne resterai guère à la bibliothèque : je donne ma démission ces jours-ci. Dès que j'aurai une nouvelle adresse, je vous la communiquerai. – Je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis votre départ.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.  
25 novembre.

I 4

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*21 décembre 1875. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon excellent ami,

Dans quelque deux mois, je serai en mesure d'accepter votre offre amicale<sup>2</sup>, dont je vous rends sincèrement grâce. Si vous veniez à Moscou à la fin de février ou au début du mois de mars, comme vous en aviez l'intention<sup>3</sup>, nous pourrions repartir ensemble à Kerensk. Je serais à même de passer chez vous deux, voire trois mois. Je conserve pour l'instant mon précédent travail et mon ancien appartement, que vous connaissez (jusqu'au 5 janvier). Hâtez-vous donc d'envoyer le sermon de votre prêt<re<sup>4</sup>>. Je pensais vous adresser

---

1. Voir la lettre précédente.

2. Peterson proposait manifestement à Fiodorov de s'occuper des rapports concernant les tribunaux des juges de paix (voir Lettre 8).

3. Projet non réalisé.

4. Il n'a pas été possible de savoir de quel sermon il s'agissait.

1875

une longue lettre<sup>1</sup>, mais je ne me suis pas résolu à vous l'envoyer. Elle attendra que nous nous revoyions à Moscou ou à Kerensk.

Votre affectionné,

Nikolai Fiodorov.  
21 décembre.

---

1. Lettre non conservée.

1876

15

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*6 janvier 1876. Moscou.*

Je m'empresse de vous communiquer ma nouvelle adresse : Maison Selezniou, ruelle Khroustchovski, près de la Pretchistenka. Je vous remercie de l'envoi du sermon. Je regrette qu'un changement de circonstances vous empêche de venir à Moscou au mois de février, mais ne perds pas l'espoir d'être chez vous en mars<sup>1</sup>. À vous revoir.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.  
6 janvier 1876.

16

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*Au plus tard le 10 février 1876. Moscou.*

*Brouillon*

L'hôpital est également un moyen d'unir la paroisse dans un souci commun et d'éduquer les paroissiens. Rien qu'en permettant de faire des dons à l'hôpital,

---

1. Nikolai Fiodorov ne pourra se rendre à Kerensk qu'à la mi-juin 1876.

vous accomplirez une vraie bonne action pour la paroisse. Les riches ne sont pas les seuls concernés ; les pauvres ne doivent pas non plus être privés de la possibilité de fendre assez de bûches ou d'apporter une brassée de bois à l'hôpital, pour « être utiles » à celui-ci et à la paroisse, et faire leur éducation morale. Il convient, me semble-t-il, d'éviter autant que possible les dons en espèces sonnantes et trébuchantes, car l'argent exempté d'une participation sincère à l'œuvre. Un chiffon apporté à l'hôpital a plus de valeur éducative qu'un don en argent. On peut mettre plus d'âme dans ce chiffon, et seul cet apport confère à la « chose » une authentique « valeur ». (Cette valeur, l'économie politique l'ignore, parce que cette science sans âme, considérant l'intérêt comme unique moteur des actions humaines, non seulement tient pour normale la perversion de l'homme, mais la rend légitime, autrement dit érige le vice en vertu. L'hôpital de paroisse, en tant que partie intégrante de l'église et « prière matérialisée pour les malades », ne distingue pas l'aspect économique de l'aspect éducatif.) Par leurs chiffons, les paysannes peuvent devenir des bienfaitrices de l'hôpital. Elles peuvent, en outre, prendre une part personnelle à l'œuvre de celui-ci : pourquoi, en place d'une unique garde-malade permanente, ne pas proposer cette fonction au zèle de toutes les paroissiennes, aux moments et pour le temps que chacune d'elles souhaite ? Par là même, tous les paroissiens, sans distinction de sexe, grands et petits, peuvent être unis dans le service commun de l'hôpital, et le joug de ce service sera un bien, dont le poids sera léger. Alors seulement, les paroissiens en tiendront pour leur l'hôpital et le chériront quand il sera porté par les efforts et la sollicitude de tous, car l'homme n'aime que ce qui recèle son labeur et ses soins. Aussi importants que soient les subsides en eux-mêmes, l'éducation et l'habitude acquises par ces actes le sont plus encore. Les subsides sont un revenu, l'éducation – une capitalisation du revenu. Les premiers sont une moisson, la seconde est la terre, le sol qui fournit de constantes récoltes. Il est souhaitable que les subsides soient transmis par les mains des enfants. Pour ces derniers, ce sera une excellente école, une formation, bref, un lien. C'est dans l'âme des paroissiens uniquement que peuvent être jetés les fondements solides de l'hôpital, susceptibles d'être perfectionnés à l'infini. La compassion, s'élargissant de plus en plus, leur viendra en retour et changera toute la nature en remède, en moyen de se rétablir. Alors, la médecine, l'art du médecin, s'identifieront à la religion et se feront son instrument.

Pour ce qui est des dons en argent, il faut être particulièrement prudent avant de les accepter. Il convient non seulement de ne pas les demander, mais aussi de les refuser si on les propose, de remercier sans les accepter, même si on vous prie de le faire ; il sera possible de ne pas dire « non » dans le seul cas où les donateurs supplieront à toute force de les prendre comme un bienfait pour

eux, qui donnent. (Préférer de menus dons à de plus importants.) Ces dons viendront du cœur et, de ce fait, ne pourront être repoussés. Tout ce qui vient d'être dit n'est qu'un pâle commentaire de la parabole des talents.

Ces offrandes, épurées de toute contrainte, de la moindre ombre de coercition spirituelle, seront le début d'un véritable hôpital, et non de ces spectres d'hôpitaux qui existent en assez grand nombre actuellement. Par l'absence de toute forme de contrainte, de calcul et de profit, la paroisse se distingue radicalement de toutes les sociétés bâties sur des principes juridiques ou économiques. La société économique diffère de l'ecclésiastique ou de la psychique du fait que, dans la première, la « chose » n'est pas l'expression de la compassion, mais une pomme de discorde – la prière du Sauveur y est présentée sous une forme pervertie : tu n'es pas en moi et je ne suis pas en toi...

Heureux que vous êtes d'occuper une place sans pouvoir dans une paroisse *extrêmement démunie* d'une ville tout aussi démunie de Russie – une Russie également bien peu riche, comparée à d'autres États ! La fonction de staroste paroissial<sup>1</sup> est toute nouvelle : il y avait, bien sûr, des starostes dans les sanctuaires, mais on les qualifiait simplement de serviteurs de l'église.

17

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*10 février 1876. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Je m'empresse de répondre à votre lettre. Je ne l'ai reçue qu'hier (9 févr<ier>). « À quoi occuper les élèves qui viennent visiter l'hôpital ? », demandez-vous. La réponse, selon moi, doit être contenue dans la question, si cette dernière est posée de la bonne façon. Il ressort de votre lettre<sup>2</sup> que – est-ce par manque de confiance des paroissiens dans une œuvre nouvelle pour eux ou pour toute autre raison ? – l'hôpital n'a pu débiter son activité. En conséquence, les occupations des enfants, lorsqu'ils visitent l'hôpital, doivent, elles aussi, consister pour le moment en une préparation aux soins des malades. On travaille actuellement à une deuxième édition, rév<isée> et compl<étée>, de l'ouvrage du doc<teur> Zagoulovski, intitulé

---

1. Laïc qui gère les affaires de la communauté paroissiale.

2. Lettre non conservée.

*Le Soin des malades*<sup>1</sup>. À en juger d'après les récits de M. Zagoulovski (il vient parfois à la bibliothèque), son livre peut servir de manuel pour les activités des enfants à l'hôpital. Il va de soi que celles-ci n'excluent pas, en outre, une familiarisation avec la structure anatomique du corps humain et l'hygiène, comme votre frère et vous en formez le souhait<sup>2</sup>. Si la première édition<sup>3</sup> de l'ouvrage mentionné ci-dessus est encore disponible, je m'empresserai de vous la faire parvenir pour Pâques, peut-être même avant. Je nourris l'espoir de vous voir à Kerensk.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.

18

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

2 avril 1876. Moscou.

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Des circonstances me contraignent à repousser mon voyage à Kerensk au début de mai, voire à la mi-juin. Je me suis résigné à grand regret à ce report. Dans l'attente de vous voir, je ne peux m'empêcher de vous rappeler l'un de vos projets, que vous n'avez sans doute pas encore mis à exécution. Il me souvient qu'en votre qualité de staroste de la paroisse, vous vouliez, avec le prêtre, faire le tour de celle-ci afin de mieux vous familiariser avec les paroissiens.

Souhaitant prendre ne fût-ce qu'une petite part à cette affaire, je joins à cet envoi huit roubles pour le cas où, durant votre tournée, vous croisiez des gens ayant besoin d'une modeste aide financière.

Au demeurant, je vous propose de disposer de cette somme comme vous l'entendrez. En ce qui concerne les graines de vers à soie, vous n'en trouverez que

---

1. M. S. Zagoulovski, *Instructions pour le soin des malades, des femmes enceintes, des accouchées, des nouveau-nés et premiers secours avant l'arrivée du médecin*, 2<sup>e</sup> édition enrichie, Moscou, 1877.

2. Grigori Pavlovitch Peterson, le frère de Nikolaï Pavlovitch, était médecin de ville à Kerensk.

3. Parue à Moscou en 1869.

chez Maslov<sup>1</sup>. Si vous jugez possible de vous en contenter, dites-le-moi et je vous en enverrai par la poste.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.

2 avril 1876.

I 9

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

8 mai 1876. *Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Les graines de vers à soie vous ont été envoyées dès le 28 avril et vous les avez sans doute reçues. P. Egor. Goussev s'en est chargé à ma demande<sup>2</sup>. En ce qui concerne l'envoi d'un artisan<sup>3</sup>, c'est une chose d'une telle importance qu'il serait bon d'y réfléchir sérieusement. Les dépenses occasionnées par l'entretien d'un artisan et l'aménagement d'une forge, reposeront, bien sûr, sur des épaules qui supportent déjà l'hôpital, l'école. N'est-ce point trop?

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.

8 mai 1876.

---

1. Vassili Efimovitch Maslov, grainetier de Moscou. Dans une lettre de la fin mars 1876, Nikolaï Peterson informait Nikolaï Fiodorov que les graines « de chez Maslov », qu'il avait achetées à Moscou, « ne valaient rien ».

2. Piotr Egorovitch Goussev, ancien élève de Fiodorov et de Peterson à l'école de Bogorodsk, région de Nijni-Novgorod. Il s'intéresse, un temps, de même que Peterson, à l'affaire Karakozov (révolutionnaire qui, en 1866, attende aux jours de l'empereur Alexandre II); de la fin 1865 au mois d'avril 1866, il séjourne chez Peterson, à Bronnitsy, pour préparer son examen d'instituteur, est arrêté, mais rapidement relâché.

3. Nikolaï Peterson avait le projet de créer, près l'école paroissiale de l'Intercession, une forge et une serrurerie, et priait Nikolaï Fiodorov de l'aider à trouver un maître de forge et un serrurier qui accepteraient de venir travailler à Kerensk.

1876

20

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*1<sup>er</sup> juin 1876. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Il apparaît, à la lecture de votre dernière lettre, que vous avez l'intention de venir à Moscou au début de juillet; pour ma part, je m'apprêtais à me rendre à Kerensk en juin (pas avant le 21). Donc, s'il vous est impossible de déplacer votre voyage de juillet au début de juin ou à la mi-juin, je ne pourrai séjourner chez vous. Je vous prie de ne pas tarder à me dire si vous êtes en mesure de changer la date de votre venue à Moscou. Cela étant, je ne resterai en aucun cas à Moscou le temps des vacances. J'ai une autre demande à vous faire: au cas où mon voyage à Kerensk aurait lieu, je vous prierais de repousser votre polémique<sup>1</sup> jusqu'à ce moment. J'espère que vous me ferez cette concession.

Votre affectionné,

Nikolaï Fiodorov.  
1<sup>er</sup> juin 1876.

21

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*15 juin 1876. Moscou.*

Nikolaï Pavlovitch, mon cher ami,

Je m'empresse de vous informer de mon intention de quitter Moscou le 19 juin et peut-être même avant.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.  
15 juin 1876.

---

1. Dans une lettre non conservée à Fiodorov, Peterson l'informait qu'il avait envoyé à Fiodor Dostoïevski deux articles de lui, écrits pour la *Feuille d'information de la zone ferroviaire Morchansk-Syzran*. Il lui demandait son avis, or Dostoïevski avait reproduit un extrait d'un des articles, assorti de ses propres commentaires, dans son *Journal d'un écrivain*. Peterson informait Fiodorov de son intention de répondre à Dostoïevski dans une lettre datée du 26 mai 1876.

1878

22

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*Entre le 30 mars et le 6 avril 1878. Moscou.*

Excellent et très estimé Nikolai Pavlovitch,

Je reçois à l'instant votre lettre et m'empresse d'y répondre. Cette hâte vous montre combien votre désir de reprendre notre correspondance m'a réjoui. J'espère que vous ne vous limiterez pas à des lettres et que vous ne me priverez pas de vos visites quand vous serez à Moscou – ou encore, si vous le jugez plus commode, je suis prêt à séjourner dans votre Kerensk. Il serait souhaitable que je reçoive de vous quelques détails sur l'école de Kerensk et vos activités personnelles. Mon adresse : Maison Svechnikova, 377 Grande Ruelle Kozitski, 5<sup>e</sup> quart<ier>, partie Arbat. Je vous l'envoie pour le cas où vous viendriez à Moscou. Quant au courrier, il est beaucoup plus pratique de l'envoyer *via* le musée, comme vous l'avez déjà fait.

J'espère vous adresser dans quelques jours une réponse détaillée à votre lettre.  
Votre affectionné,

N. Fiodorov.

## À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*25 avril 1878. Moscou.*

Mes attentes, excellent et très estimé Nikolaï Pavlovitch, ne se sont pas réalisées, à mon immense regret. J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 19 avril. Jusqu'à la mi-juin, visiblement, il est inutile d'espérer nous voir. D'ici-là, autant que je souhaite deviser par écrit avec vous des questions abordées dans votre manuscrit<sup>1</sup>, il me faut renoncer à ce plaisir. Force a été de faire tant de remarques sur le texte, qu'il est impossible de les loger dans aucune lettre. Et le moindre abrègement ne peut qu'engendrer de gros malentendus. Quant à la réponse à votre première lettre<sup>2</sup>, elle était prête à réception du manuscrit, mais, pour les mêmes raisons, je ne puis l'envoyer à présent et la garderai jusqu'à notre prochaine entrevue. Dans cette attente, je demeure votre affectionné,

Nik. Fiodorov.

En ce qui concerne les instructions pour ceux qui s'occupent de la photographie, j'emploierai tous mes efforts à les chercher et à vous les adresser.

J'ai oublié de vous demander si vous aviez prêté attention à l'article de Metchnikov « Visions de la nature humaine », paru dans *Le Messager de l'Europe*,

---

1. Il s'agit de l'article de Nikolaï Pavlovitch Peterson « Quelle doit être l'école populaire? », qu'il avait envoyé à Dostoïevski. Une copie en avait été adressée à Fiodorov, le 8 avril 1878.

2. Lettre de Peterson à Fiodorov du 29 mars 1878.

1877, n° 4<sup>1</sup>. Un remarquable article. Lisez-le, si vous ne l'avez déjà fait.

25 av<ril> 1878.

1. Dans son article « Essai sur les visions de la nature humaine », Ilia Ilitch Metchnikov examine deux points de vue historiques sur l'homme. Le premier, plus caractéristique de l'Antiquité et de la Renaissance, fait de l'humain la mesure de toutes choses : sa nature physique et morale est également parfaite et harmonieuse. Pour le second, la nature humaine est loin d'atteindre à la perfection et doit être modifiée dans le sens de l'esprit et de la conscience morale. L'insatisfaction de « l'organisation de notre corps », souligne Metchnikov, caractérise les peuples « au stade primaire de leur développement » : ce n'est pas un hasard si les sauvages recourent à « une série d'artifices » « dans le but, autant que faire se peut, d'éliminer certaines particularités de notre organisme ». De l'avis du savant, cette insatisfaction transparait aussi dans la vision chrétienne du monde, qui pousse l'homme à étouffer en lui l'instinct animal. Ce second point de vue, écrit Metchnikov, coïncide également avec les données les plus récentes de la science : « ... l'homme apparaît comme la résultante complexe d'un long processus, qui a bien souvent laissé des traces évidentes. Ce processus se caractérise par un perfectionnement unilatéral de l'intellect, étouffant une série d'autres aspects de l'organisme (Metchnikov songe vraisemblablement ici à la théorie de la céphalisation – 1851 – du paléontologue James Dana). Il en résulte que l'homme, comparé aux animaux qui lui sont le plus proches, est doté d'un crâne plus important et de facultés intellectuelles incontestablement plus grandes, mais simultanément dépourvu de moyens naturels de protection, tels qu'une toison de laine, de solides défenses, etc. » (voir les réflexions voisines de Fiodorov dans son article intitulé « Station horizontale et verticale – la mort et la vie »). Metchnikov polémique ensuite avec les conceptions anthropologiques des tenants des Lumières, il aborde la question d'une dissonance en l'homme, formulant l'hypothèse selon laquelle celle-ci tiendrait à l'imperfection de « l'organisme humain » lui-même, à une non-coïncidence entre les qualités dont l'a doté la nature et « l'idéal humain de bonheur ». Le savant se tourne, en quelque sorte, vers les sciences naturelles pour fonder cette représentation d'une dichotomie, d'une dysharmonie de la nature humaine, affirmée par la littérature philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle et développée avec une force particulière dans l'œuvre de Fiodor Dostoïevski : « On peut affirmer que l'*Homo sapiens* appartient au nombre des espèces non encore entièrement fixées ni adaptées aux conditions d'existence. Les instincts qu'il avait hérités ont perdu leur force originelle, ils se sont faits vacillants, tandis que la raison, appelée à s'y substituer, n'est pas encore assez développée ni assez solide. D'où le dédoublement et la discorde. »

Dans sa quête de moyens permettant de dépasser cette discordance dans l'homme, Metchnikov se rapproche des principes d'une évolution active : « La science en vient seulement à se persuader de l'existence d'une discorde organique dans la nature humaine, et il se peut que, bientôt, les connaissances appliquées trouvent une possibilité de mettre à profit ses acquis, dans le but de restaurer une grande harmonie par une voie "artificielle". » On ne peut plus estimer, poursuit le savant, « que tout soit beau sous sa forme naturelle originelle. Non, notre nature inclut des aspects qui peuvent et doivent être éliminés et transformés, et les connaissances appliquées (l'art au sens large du terme) se doivent d'y contribuer. [...] La vision défendue ici s'oppose considérablement au naturalisme fataliste hellène. Elle s'efforce de mettre à sa juste place le facteur actif de la volonté et de ne pas étouffer les innombrables et si précieux élans et idéaux tellement chers à l'humanité, sous le seul prétexte qu'ils ne peuvent, à ce moment précis, être combinés avec la nature de l'homme. [...] Dans le monde humain, la conscience et la volonté sont des facteurs du processus de sélection, qui, dans le monde d'autres organismes, s'effectue sans elles, et la discorde fondamentale est éliminée avec le concours de l'homme lui-même, le plus actif de tous les êtres vivants ».

## À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

*20 mai 1878. Moscou.*

Votre manuscrit, Nikolaï Pavlovitch, ami très estimé, n'a aucunement produit sur moi le déplaisant effet que vous supposez. Les défauts qu'il présente de mon point de vue ne peuvent qu'aider à une claire compréhension du fond de l'affaire. Il me semble qu'il suffit de nous rencontrer trois ou quatre jours pour lui donner l'apparence qui convient. Si vous ne pouvez séjourner à Moscou, n'oubliez pas que je serai libéré de mes occupations à la bibliothèque à compter du 15, voire du 14 juin.

Je vis actuellement dans le faubourg de Potylikha, près des monts des Moineaux (Maison de Prokhor Guerassimov, 5<sup>e</sup> quartier, partie Serpoukhovskaïa). La lettre que vous me demandez de vous envoyer ne peut résolument servir aux fins qui sont les vôtres, parce qu'elle a été écrite avant réception de votre manuscrit. En ce qui concerne les instructions pour la photographie, mes recherches n'ont pas été couronnées de succès à ce jour. Je me suis adressé aux photographes, mais ces messieurs ne s'occupent pas de préparer eux-mêmes la pyroxyline, ils l'achètent. Dans les instructions chimiques que j'ai examinées, la préparation de ce produit est décrite de manière aussi peu satisfaisante que dans les instructions d'Olkhine qui vous sont connues<sup>1</sup>.

À vous revoir.

Votre affectionné,

Nik. Fiodorov.

---

1. Il s'agit de l'ouvrage de Pavel Matveïevitch Olkhine, *Instructions complètes pour la photographie*, Saint-Petersbourg, 1873.

À NIKOLAÏ PAVLOVITCH PETERSON

14 juillet 1878. Moscou.

Nikolaï Pavlovitch, ami très estimé,

Je vous suis extrêmement reconnaissant de m'avoir envoyé les quatre feuillets du manuscrit. Ils me sont parvenus dans deux lettres séparées, l'une du 4, l'autre du 8 juillet<sup>1</sup>. Je ne peux y répondre dès réception : la pluie, la boue, le froid m'empêchent d'aller au centre de Moscou, or le courrier ne peut partir que de là<sup>2</sup>. Je me hâte, en outre, d'achever le travail commencé à Kerensk – j'ai huit feuillets, qui constituent, me semble-t-il, tout à la fois la suite, l'explication et le complément nécessaires de ceux que vous avez déjà. Les corrections que vous avez effectuées me paraissent aussi appropriées qu'indispensables. Plus généralement, le manuscrit demande à être revu et corrigé. J'attends votre venue avec impatience.

Votre affectionné,

Nikol. Fiodorov.  
14 juillet 1878.

---

1. Ces lettres de Peterson n'ont pas été conservées. Le manuscrit dont parle Fiodorov est une présentation détaillée de la *Philosophie de l'œuvre commune*. Le penseur projetait de l'envoyer à Dostoïevski en réponse à la lettre de celui-ci à Peterson, datée du 24 mars 1878 (pour la version française de cette lettre, voir Dostoïevski, *Correspondance*, tome III, Bartillat, Paris, 2003, pp. 522-527). Cette réponse sera par la suite intégrée au principal écrit de Fiodorov : *La Question de la fraternité et des liens de parenté entre les hommes... Note des non-instruits aux instruits*. Fiodorov avait travaillé à ce manuscrit à Kerensk, durant toute la seconde moitié du mois de juin 1878, et l'avait laissé à Peterson pour que celui-ci le mette au propre. En juillet, Peterson recopie le texte par morceaux qu'il envoie à Fiodorov à Moscou, afin que ce dernier y effectue les corrections nécessaires. En août 1878, Peterson arrive à Moscou où le maître et son disciple poursuivent le travail. De retour à Kerensk, Peterson entreprend une nouvelle copie du texte et, vers le 20 novembre, envoie à Fiodorov la totalité du manuscrit. Comme il apparaît dans la lettre du 21 novembre (Lettre 30), le philosophe n'est toujours pas satisfait, et d'autres corrections, ajouts et remaniements sont effectués. Le travail sur ce manuscrit se poursuit, avec des interruptions, durant les années 1879 et 1880 (voir Lettre 33).

2. En rentrant de Kerensk, Fiodorov avait visiblement repris l'appartement dans lequel il était installé avant son départ, faubourg Potylikha, près des monts des Moineaux (voir Lettre 24).